

# Le racisme en embuscade

## Etre de couleur noire au Luxembourg

Jérôme Quiqueret

Selon une enquête publiée fin 2018, les personnes d'origine africaine au Luxembourg peuvent difficilement faire abstraction de la couleur de leur peau. Témoignages.

Lors de leur sortie en novembre, les troublants chiffres de l'enquête *Being black in the EU*, de l'Agence de l'Union européenne pour les droits fondamentaux, étaient passés sous les radars.

Avec 52% des sondés ayant vécu dans les cinq dernières années, ce qu'elles perçoivent comme un harcèlement ou une violence motivés par le racisme, le Luxembourg arrive en deuxième position devant l'Allemagne (48%) et la France (32%) parmi douze États membres. Le classement pour les discriminations dans la recherche d'un emploi (47%), d'un logement (36%), dans l'éducation (27%) et pour les violences physiques (11%), n'est pas plus glorieux.

L'enquête, menée auprès d'un (faible) échantillon de 402 personnes d'origine africaine subsaharienne – et aucune d'origine nord-africaine – est une des rares sinon l'unique en son genre, à mesurer ce phénomène au Luxembourg, en interrogeant directement les personnes concernées.

Ces chiffres ébranlent tellement les certitudes que le sociologue, Ferdinand Fehlen, a jugé bon de les publier en janvier dans le magazine

*Forum*. 52% de victimes, cela fait 48% des sondés qui ne le sont pas. Voilà ce que rappelle le cas de Michel-Edouard Ruben. Ces cinq dernières années sont les cinq premières qu'il a passées au Luxembourg. Et, jamais il ne s'est senti discriminé ou harcelé. «*Savez-vous que je ne suis pas noir*», plaisante-t-il, à l'autre bout du fil. «*Lorsqu'on a un certain niveau d'importance, de réussite, l'est-on encore?*», interroge celui qui précise que c'est à la chance, non au mérite qu'il doit cette position.

Pour l'économiste de la fondation Idea, «*le racisme est surtout une histoire d'argent*». Son avis est nourri par son enfance à Haïti, où, vu le nombre infime d'étrangers, c'était surtout le mépris de classe qui sautait à ses yeux. Il a été aussi forgé par les Black Panthers et le hip-hop, qui souligne le caractère social du racisme. Et pourtant, «*si demain, je suis face à une agression, je ne suis pas sûr que toutes ces réflexions tiennent*», dit-il, en faisant remarquer que les lieux que l'on fréquente sont décisifs en la matière.

C'est à la sortie de l'école que ce jeune trentenaire arrivé du Cap-Vert dans les années 90 a connu son premier cas de racisme. Il avait 6 ans. Il a gardé pour lui l'incompréhensible «*Va te laver!*» qu'on lui a adressé. Il confie l'expérience plus récente d'un ancien qui a dit sur

son passage: «*Retourne dans ton pays!*», en luxembourgeois. L'agresseur fut surpris d'apprendre qu'il l'avait compris.

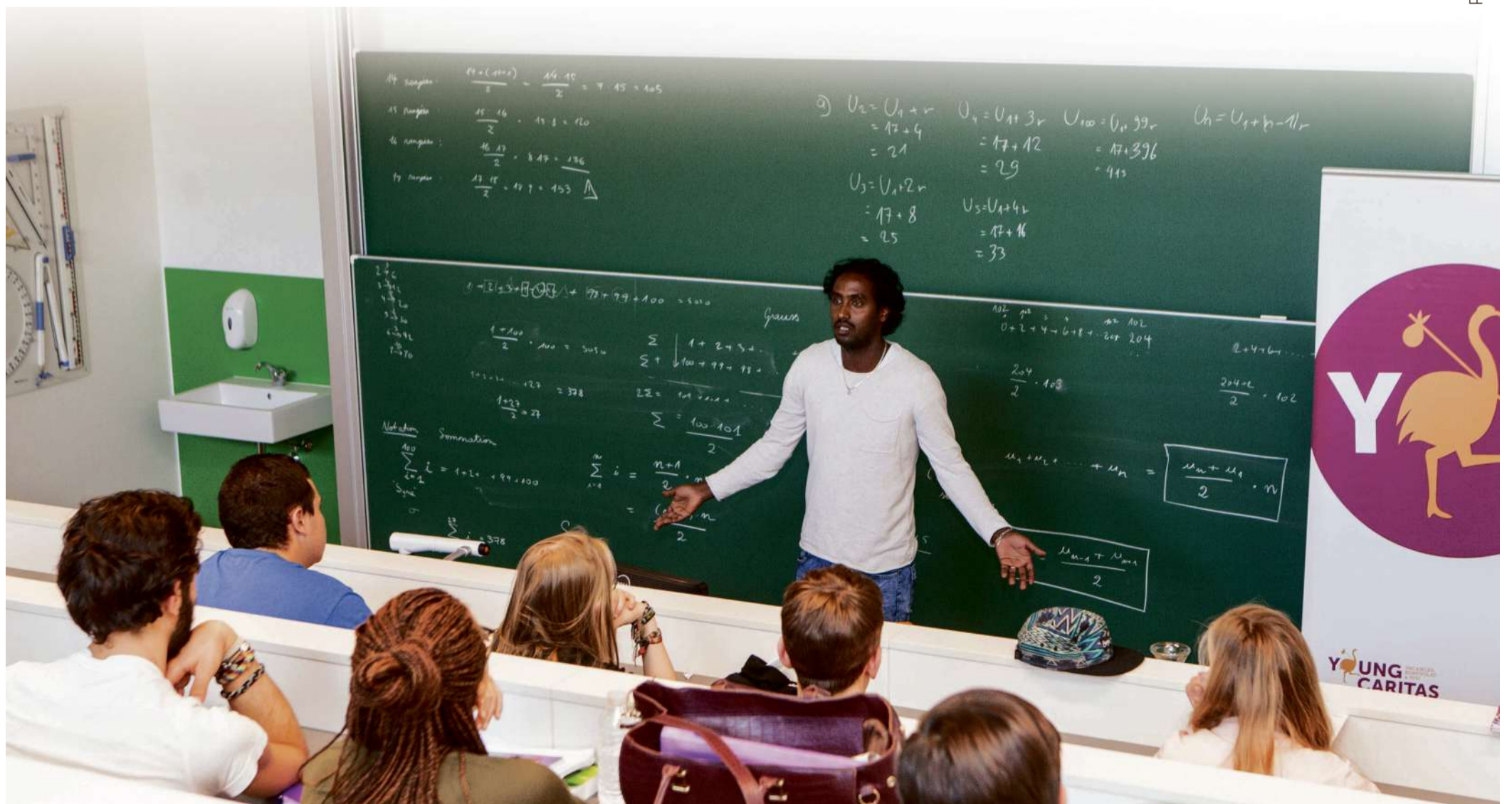
Mais le jeune homme ne lui en tient pas rigueur. L'ignorance parle à leur place, se dit-il, indulgent face à ces reliquats d'un bourrage de cerveau ancestral. C'est ainsi contre son gré, que son témoignage va dans le sens du constat de l'enquête. «*Ne dites pas que les Luxembourgeois sont racistes*», prie-t-il. Lui qui a déserté les journaux et la télévision, lassé de la négativité de leurs nouvelles, ne voudrait pas qu'un débat vienne envenimer la situation.

«*Le Luxembourg est un paradis pour les gens de couleur*», avait déclaré dans la presse, David Foka à son arrivée au Luxembourg en 2008. On le lui a reproché. Il faut dire que l'écart était tel avec la ville allemande de Cologne et ses skinheads, qu'il avait fuis, qu'il lui semblait être arrivé dans un havre de paix.

Aujourd'hui, il ne tiendrait pas les mêmes propos. «*On est victimes presque tous les jours. C'est une habitude courante dans la société à la*

”  
Quand vous êtes en demande de quelque chose, c'est là que vous sentez ce regard.

”  
Des élèves n'ont pas accepté mon autorité, parce que j'étais femme et parce que j'étais noire. On m'a traité de macaque. J'ai été blessée.





quelle on ne fait plus attention», témoigne-t-il. A la Maison de l'Afrique, qu'il dirige, on lui rappelle souvent les cas de discrimination: des problèmes d'accès au stage, au logement, avec la police, dans les lieux publics... «Cela se fait à petites doses, mais ce sont des choses qui piquent.» De celles qui rarement atterrissent dans les statistiques officielles (28 cas de discrimination raciale selon la police en 2017). Comme 85% de ceux relevés dans l'étude *Being black in the EU*.

David Foka observe: «Quand vous êtes en demande de quelque chose, c'est là que vous sentez ce regard.» Quand, en 2011, il a brigué une place au conseil communal de la capitale, on lui a fait sentir sa différence. «On croit que vous prenez la place de quelqu'un. Des gens me disaient: "Pourquoi tu ne fais pas ça dans ton pays?" Quand j'ai dépassé en nombre de voix des personnes d'origine, ça n'a pas plu», dit celui qui a fini, 16<sup>e</sup> sur 27 candidats socialistes.

David Foka ne fréquente plus certains endroits pour ne pas gâcher sa soirée. Sur cette liste de zones boycottées, s'est rajouté dernièrement un bar select, dans lequel on lui a refusé l'accès à lui et trois ami(e)s, parce que le quota de gens de couleur y était atteint.

David Foka voudrait qu'inlassablement, les jeunes de couleur travaillent à obtenir leur place. Il voudrait que l'administration reflète davantage la diversité du pays, en aidant à la réussite scolaire et par une orientation moins marquée par la reproduction des destinées. «Il ne manque pourtant pas de Luxembourgeois noirs. Il ne faut pas croire que les noirs viennent d'arriver, alors qu'ils sont là depuis 1912», dit-il en référence à Jacques Leurs, auquel fut consacré en 2018 le documentaire *Schwaarze Mann – Un noir parmi nous*.

Décédé en 1968, au moment où il aurait pu devenir le premier député noir du pays, Jacques Leurs n'avait pas voulu d'enfant, redoutant que ses pas soient précédés d'un «Do kennt den Neger, («Tiens, v'là le négro»).

«Neger!» Antonia Ganeto a souvent entendu ce terme. Dans le passé. «De la part de



personnes plus âgées, qui ont vécu un contexte marqué par la colonisation où l'on avait l'habitude de traiter les personnes de couleur de Neger, sans réfléchir à l'impact». De la part de Portugais aussi.

«Si je dois être honnête, je dois répondre oui», dit, presque à regret, cette quadragénaire d'origine cap-verdienne, quand on lui demande ce qu'elle aurait répondu à l'enquête. Elle conte un événement récent, dans une classe d'accueil où elle enseigne. «Des élèves n'ont pas accepté mon autorité, parce que j'étais femme et parce que j'étais noire. On m'a traité de macaque. J'ai été blessée.»

Elle cite aussi le cas pas plus vieux d'un proche qui n'a pu entrer dans la discothèque où il venait chercher sa fille, bien plus claire que lui.

Et pourtant, elle mesure tout le chemin parcouru depuis les années 70. Le plus grand nombre de personnes d'origine africaine et leur grande visibilité dans tous les domaines ont réduit drastiquement les discriminations auxquelles elle est exposée. Elle y ajoute aussi des motifs personnels: «L'éducation et l'ascension sociale contribuent à me mettre à l'abri de ces discriminations.» Tout n'a ainsi plus rien à avoir avec «le racisme ordinaire» des années 70-80...

D'ordinaire, le racisme est devenu latent. Diffus. Kalonji Tshinza a des difficultés à l'identifier. Pas à l'intégrer. «Je suis très conscient de ma couleur de peau au quotidien. Je fais l'effort de rassurer les gens, que je ne vais pas voler, que je parle la langue, que je ne suis pas demandeur

d'asile», admet-il. «Je vais choisir la personne à qui je demande mon chemin, je ne vais pas m'adresser à une vieille dame qui va croire que j'en veux à son sac.»

Il fait l'équilibriste entre ne pas renier ses origines et faire l'effort, parfois usant, de se présenter sous son meilleur jour. Cette composition, c'est sa manière à lui de contribuer à la pacification des esprits. «Plus on communique avec les autres, moins il y a de place pour le racisme. On se rend compte alors qu'il y a plus de choses qui nous rassemblent qu'on ne le croit.»

Il admet parfois l'observer en lui-même et ses amis dans leurs propres préjugés sur les Nigériens ou les demandeurs d'asile. Des préjugés qui ont le malheureux avantage de sécuriser face à l'inconnu.

Il doit aussi composer avec les idées préconçues, qu'il voit dans le regard des policiers qui invariablement le dévisagent, quand il se balade seul dans la rue autour de la gare. David Foka, lui, s'agace aussi des contrôles de police à répétition dans des restaurants africains. Kalonji Tshinza compte sur le métissage et évoque le besoin de modèle, pour briser le complexe d'infériorité, qui le saisit encore parfois lui-même. «Avoir un professeur de couleur, c'est une source de motivation qu'ont les élèves aujourd'hui et qu'on n'avait pas dans les années 90.»

Il faut aussi déjouer le handicap partagé avec les femmes et les transfuges de classe, de ne pas détenir les codes définis par des hommes blancs. David Foka dit aux jeunes qu'il rencontre qu'ils doivent se montrer irréprochables et faire leur place. Pour leur donner du courage, il entend publier à la fin de l'année *Le gotha noir au Luxembourg*.

Y figurera Natalie Silva, première bourgmestre noire du pays. Laquelle confiait au *Luxemburger Wort*, en octobre, un mois avant la parution de l'étude: «Beaucoup me disent que je suis un bel exemple d'intégration. Je suis née à Ettelbruck et je me vois en tant que Luxembourgeoise, mais les gens ne me voient pas comme telle à cause de ma couleur de peau.»

”

Plus on communique avec les autres, moins il y a de place pour le racisme.

**OGBL**  
CONSTRUCTEUR D'AVENIR

**DES OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES :**  
**UNE BONNE FORMATION,**  
**UN BON TRAVAIL,**  
**DE BONS SALAIRES**

**VOTEZ**  
LISTE **1**

**ELECTIONS SOCIALES MARS 2019**  
elsoc.lu ogbl.lu f ogbl.lu OGBL\_Luxembourg